LA FEMME S'EN VA.

VI

Mais enfin, toujours avec respect à qui respect est dû, et sans intention d'iconoclaste à l'endroit de la presse et du journal qui ne sont coupables que par le fait des hommes,—on ne détruit pas une précieuse machine parceque de méchants ouvriers lui font produire le mal—serait-il donc criminel et défendu de dire quelque peu, au nom de la morale et de la justice une partie de son fait ou de ses vérités à notre grand et glorieux journalisme de la fin de ce siècle ; et puisqu'il est une puissance incontestable et incontestée, puisqu'il mène et conduit à peu-près tout dans le monde, puisque l'on s'humilie peut-être trop volontiers devant lui par crainte ou par intérêt trop personnel, y aurait il lâcheté à lui parler debout ? Ne serait-ce pas plutôt le contraire du servilisme ? —Il ne faut pas s'abaisser devant les forts et mendier leurs faveurs, et nous plaignons sincèrement les auteurs qui, pour le succès d'un livre, d'une œuvre souvent bonne et belle, sont obligés de se faire humbles et caressants devant des journaux et des journalistes qui ne donnent pourtant pas l'immortalité qu'ils n'ont point. Leurs critiques, du reste, servent parfois mieux que leurs louanges. Et combien d'entre eux ont le droit d'êtres juges ? Quant à l'opinion publique, ils réussissent plutôt à la frondler qu'à la faire.

De quel nom nommes vous à cette heure ceux qui portent véritablement en eux la liberté de la pensée et la responsabilité de la conscience ?....

Le journal favorise et véhicule sans doute les grands projets, les vastes entreprises, les associations puis autes et les compagnies industrielles et financières où le million joue un rôle de souverain et se fait la part du lion dans son partage avec le travail. C'est même lui qui lance souvent l'affaire. En tout cas, le connaîtrait-on sans son concours et ses trompettes ? Ne sait-il pas comment on parle, et si son style n'est pas aussi brillant que celui de Lamartine ou de Victor Hugo, il n'ignore point comment le bruit se fait et comment se bat le rappel des actionnaires. Que de fois même n'élève-t-il pas la chose jusqu'à la hauteur d'une œuvre patriotique ou d'une œuvre humanitaire. C'est l'isthme de Suez qu'il faut couper ! Et le projet se réalise dans son utilité et dans sa grandeur, avec un homme de génie que l'on acclame et que l'on couronne. Car il est d'admirables travaux et de gigantesques entreprises qui triomphent quand même. Toutes les audacieuses conceptions ne se terminent pas en Panama, avec le triomphateur de Suez vaincu et trompé.—Le journal, à vrai dire, a respecté le vieillard et le vaincu de Panama

Mais, sans insister sur Panama, comme aussi sans accuser le journal de crimes qu'il n'a pas commis, car les affaires ne sont pas des crimes et nulle feuille publique n'est responsable des méfaits ou des erreurs d'une compagnie industrielle ou financière quelconque, on ne calomnie certainement personne en constatant que des pots-de-vin délicatement offerts, des actions libéralement données et des petits cadeaux qui sont quelquefois assez gros, selon la grosseur du journal du reste, sont des encouragements tout naturels à l'éloquence de la plume, au dévouement de l'ami et à ce monsieur de l'*Evénement* qu'un tribunal français vient de condamner si cruellement à une année de prison. Quant au mot *chantage* en matière de journalisme, il est vraiment trop gros pour qu'on le prononce deux fois. Les maîtres chanteurs sont tout simplement des malins, et n'est pas malin qui veut dans notre société très civilisée où les ministres, les sénateurs et les ministres eux-mêmes se font prendre.

D'un autre côté, à la fin de ce siècle où l'on peut voir plus d'une liquidation, doit-on s'étonner beaucoup, comme d'une chose peu naturelle, que la politique et la langue du journal aient l'allure et le ton qui le signalent présentement à l'attention et à l'étude de l'observateur et du moraliste ? Ce Protée n'est-il pas ce qu'il doit être et ne parle-t il pas comme il doit parler ? Pourquoi, par exemple, voudrait-on qu'il employât constamment les mots de *virtus, verta, virtue, virtud*, etc., quand la chose n'existe plus guère ? Ce ne serait pas là du progrès. Ces mots n'existent point dans le dictionnaire de la Bourse ou dans celui des politiciens, et le dernier Brutus est mort depuis longtemps.

Ne soyons donc pas, tout bien considéré, trop rigoureux à l'endroit du journal et du journalisme, puisque nous sommes presque tous et presques toutes *participes criminis*,—ce qui ne signifie pas *crimes de participes*,—et disons tout simplement, en philosophie fort accomodante : "Le journal est ce qu'il est et ce que nous sommes."—Que celui qui est innocent lui jette la première pierre ou la première brique !

S'il est l'ami du passé et son louangeur, comme le vieux d'Horace, respectons ses pleurs et sa vieillesse, bien que les vieux ne soient pas toujours bons et qu'il y ait parfois plus d'égoïsme dans leurs larmes que de tendresse. Les vieux crocodiles qui pleurent n'ont pas autant de charité qu'on croit.

S'il est conservateur, trouvant bon le présent qui le favorise, et s'il voit dans le progrès ou dans l'avancement des autres un inconnu dangereux auquel il faut prudemment fermer la porte, car le prolétaire aux mains laborieuses ne serait pas à sa place ou serait mal à l'aise à la table du bourgeois, c'est que l'*ordre* a des *bases sociales* auxquelles il ne faut pas toucher et qui devraient être éternelles. Ce conservateur se prétend ordinairement plus honnête que les autres, peut être parce qu'il est mieux vêtu et que le vieux *Constitutionnel* doit oublier qu'il a été révolutionnaire. N'étant pas très libéral, il n'est pas bon tous les jours.

S'il est opportuniste—car ce mot est devenu à la mode dans nos temps de tactique politique et parlementaire—recule quand il faut reculer, avançant quand il faut avancer, mais certainement plus soucieux du pouvoir que des principes, peut-être parce que le pouvoir est le premier principe pour lui ou le seul, nous ne devons point être surpris de voir qu'il parle comme un avocat, non sans talent, et qu'il n'écrit pas toujours sans élégance, étant lettré et habile. Il ne lui est pourtant pas toujours facile de prouver au peuple, son client, que piétiner signifie marcher ou qu'un pas en arrière est un pas en avant. *Oportet* est cependant là, verbe irrégulier et universel, et le peuple traduit quelquefois le verbe *oportet* par *il le faut*.

S'il est sectaire, oubliant que la bienveillance ne fait de mal à personne et que nous avons tous plus ou moins besoin d'un peu de tolérance en matière d'opinions politiques ou impolitiques, nous n'avons pas à nous fâcher contre lui, et s'il convient de lui donner un exemple, c'est celui de la tolérance qui est philosophique et de la bienveillance qui est religieuse.

S'il est radical, révolutionnaire ou peut-être même socialiste, avec un langage qui n'est pas correct ou mellifluo comme celui d'un Académicien, avec une voix qui gronde d'en bas, à qui la patience manque, et qui revendique ce que revendiqueraient les heureux de la terre et de la société eux-mêmes s'ils avaient faim ou s'ils étaient misérables, nous pensons qu'il vaut mieux examiner la légitimité de ses plaintes, peser ses griefs et ses droits, le calmer par des solutions justes ou le désarmer par la justice, que critiquer son style ou se moquer de ses théories parfois étranges. Les théories irritées et soulevées que la passion emporte sont souvent terribles. C'est dans ce cas que l'esprit conservateur serait sage s'il ne voulait pas conserver le mauvais plutôt que le bon, ou s'il avait véritablement l'opportunisme du bien.

Avec tout cela, si nous disons que le journal quel qu'il soit, envisagé comme journal et sans distinction d'opinions et de partis, est tout naturellement le flatteur des siens et qu'il mord non moins naturellement ses adversaires ou les autres, nous demandons qu'on nous envoie aux carrières pour avoir presque dit la vérité. E si nous terminons ce chapitre par un euphémisme assurément convenable, à la façon académique, en prétendant que le journal ne ment pas toujours et qu'il dit quelquefois la vérité, surtout quand la vérité lui est profitable, nous lui reconnaissons un courage et une verve que Fontenelle n'avait pas.

VII.

Mais si le journal, celui-ci et celui-là, coupable avec nous tous du reste, mais peut être plus en Amérique qu'ailleurs, ne mérite pas précisément qu'on le couronne toujours du laurier de Minerve et qu'on l'admire pour sa sagesse comme pour sa variété, c'est qu'il aime vraiment trop la *sensation* malsaine et que, selon nos mœurs et nos goûts qu'il se garde bien de contrarier, il irrite trop nos nerfs et développe trop en nous une hystérie d'hommes malades ou mal équilibrés.

Aucun journal, certes, n'aime le sang pour le sang, ne volerait brutalement et avec effraction, ne commettrait une violente à faire rougir un honnête homme, et vous trouves, sans avoir recours à la lanterne de Diogène, hors d'usage du reste, beaucoup de journalistes—disons tous — qui sont des moralistes et des hommes moraux. Demander une inspiration à Bacchus n'est pas un crime, et les tempérants ou buveurs d'eau, gens ordinairement tétriques, ne sont pas toujours les meilleurs et les plus agréables.

Et le journal pourtant n'a pas horreur du sang, du drame et du crime. Un crime bien dramatique, bien complet, où les passions effrayantes ont été sanglantes, où les personnages, victimes et meurtriers font pitié et épouvantent, n'est pas une mauvaise fortune pour le journal. Le journal s'en empare avec un empressement qui lui fait honneur et qui fait honneur à ses lecteurs. Aucun détail n'est omis, aucun commentaire passionnel n'est oublié, et pour que le drame soit plus vivant encore et plus empoignant, bien que le journal n'appartienne pas à la famille des illustrés, il donne tant bien que mal un dessin de la scène, du combat et des cadavres, si cadavres il y a. Pour peu que les assises durent longtemps, avec témoins des deux sexes, la chose n'est pas mauvaise, et s'il y a un condamné à mort, on montre le malheureux suspendu à la corde et faisant la laide grimace de l'éternité. C'est alors que le journal s'achète avec fureur et se lit avec avidité. Cela vaut mieux qu'un discours de Guillaume II, empereur d'Allemagne habillé en Fantoche.—Que si le drame est sans vastes proportions et sans mystères très sombres, n'étant qu'une rixe, un échange de coups de revolver dans un cabaret ou dans la rue, un simple assassinat comme il s'en commet tant, il n'est cependant pas à dédaigner complètement. Au besoin, on lui trouvera de l'intérêt et les détails pourront avoir un certain prix. Les suicides eux-mêmes, ces dégoûts de la vie ou ces désespoirs de la passion, intéressent également. Mais un homme qui tue sa femme, une femme qui tue son mari le font pour des causes où la vertu n'est pas en jeu et où le scandale ne fait point défaut, ne sont certainement pas sans saveur. Il y a du piquant dans ces histoires là, et le meurtrier n'a pas toujours tort auprès de certaines âmes sensibles et romanesques. On a vu quelquefois des femmes éprouver un sentiment indéfinissable pour des hommes qui avaient du sang aux mains et l'auréole du crime au front. N'est pas bandit qui veut, et tous les bandits ne sont pas vulgaires. Schiller a une magnifique tragédie, les *Brigands*. Bandits et brigands, c'est tout comme.

Quant au vol, trop important pour ne pas préoccuper le journal et la morale, il n'est pas toujours petit, mesquin et ridicule, d'un pick-pocket sans poésie, d'un filou sans courage et de bas étage. Il peut avoir de l'esprit et même du génie. On le trouve volontiers dans le commerce et dans les combinaisons de Bourse et de banque, où il a les allures d'un gentilhomme. Il est parfois couronné, comme avec les conquérants. Les petits voleurs, du reste, sont rarement glorifiés, et quant la police leur met la main au collet, ce n'est pas pour que la loi leur soit tendre et que le juge leur demande pardon. Sous raison ou sous prétexte d'affaires importantes et personnelles, ils ne font point ajourner leur procès aux kalendes grecques. Il n'est pas bon d'être petit. Mais il est des vols audacieux, courageux, superbes même. Mandrin est arrivé jusqu'à nous avec une légende de héros et presque de martyr, puisqu'il fut roué. Mais si les petits voleurs d'hier qui, communément et d'un air pitoyable, vous demandaient la bourse ou la vie et se faisaient rosser comme des pentres, étaient indignes des égards du journalisme et de la chronique à effet, combien la Civilisation du jour, avec ses progrès et ses chemins de fer, grandit parfois le voleur et fournit des héros à la littérature et au roman ! Ce n'est plus un homme qu'on arrête ou une malheureuse diligence, mais un train de chemin de fer, et sans enlever les rails. Les femmes elles mêmes ne se trouvent pas mal à cet exploit assez fréquent et américain. L'Américain est incontestablement brave, et l'Américaine ne porte pas dans sa poche des sels de femmelette européenne. Avons-nous besoin de dire que, dans ces exploits de voleurs, ce ne sont pas les journalistes qui arrêtent les trains ? Les journaux et les journalistes—journaliste rime avec moraliste—sont trop les amis des chemins de fer pour commettre des attentats de ce genre à la propriété et faire des coups semblables. Ce serait ingratitude excessive de leur part. Pour des raisons de morale supérieure,—car il y a morale supérieure et morale inférieure dans nos sociétés modernes où le *tramp* de Coxey ne voyage point dans un *Pullman palace*—les députés, les législateurs et les journalistes n'ont pas besoin de frapper au guichet pour payer leur passage de voyageurs. Certains juges ne dédaignent pas cette faveur faite à leur dignité.

Si vous saviez comme on est bien dans un *Pullman palace !*

On y boit, on y mange, on y joue, on y dort tout comme dans un luxueux hôtel, et des valets sont à votre service. Figaro est là pour vous barbifier, et nulle commodité ne vous manque, ni la bibliothèque, ni le journal des villes et des villages que vous traversez. Vous avez des glaces en été et le calorifère en décembre.

Et dire que d'affreux grévistes, l'an passé, dans cette affreuse ville de Chicago, qui contient tant d'affreux socialistes, ont voulu se révolter contre le millionnaire Pullman et contre les millionnaires du chemin de fer !

Dans notre Civilisation moderne et américaine, incomparable assurément, le chemin de fer est roi par la grâce du progrès, du génie et du million, et si ses compagnies sont puissantes et formidables, s'il appartient même à quelques individus épouvantablement riches qui sont des princes, des ducs et des barons, ce n'est que justo. Les légions de travailleurs et d'employés ne doivent pas murmurer contre qui leur donne du travail et du pain. Le gouvernement doit s'estimer heureux qu'on lui enlève le souci et le soin de fournir des chemins et des voies de communication au peuple. Quant au peuple, n'est-il pas fier de marcher à la vapeur, de parcourir d'immenses distances avec une rapidité incroyable, et de se livrer parfois à des excursions de plaisir qui se terminent assez souvent en catastrophes dramatiques ?

A tous les points de vue, à celui du progrès et du commerce, à celui du travail et du travailleur, à celui d'une catastrophe qui rompt la monotonie des nouvelles ordinaires, voire même à celui de l'arrestation d'un train par quelques audacieux bandits dont le romancier s'empare pour une littérature volontiers goûtée, le journal s'est donc pas et ne peut pas être l'ennemi du chemin de fer et de ses magnats. Les glorifier convient plutôt.

Et croyez vous aussi que le *reportage* soit une mauvaise invention ?

Mais gardons ce sujet d'une autre note pour le chapitre suivant.

J. GENTIL.

MODES PARISIENNES.

TOILETTES DU SOIR.

La toilette à droite est en taffetas mauve ; le panneau de la jupe qui est en mousseline de soie ivoire est garni de velours prune, de dentelle blanche et de très larges pensées. Le corsage de même mousseline est froncé et a les mêmes garnitures que la jupe.

La robe à gauche en velours vert-émeraude est garnie de dentelle blanche. Le tour de la jupe est bordé de fourrure.

Ce que dit tout le monde.

Tout homme connaît quelqu'un qui est "le plus honnête homme du monde"—sans parler de lui-même.

Et l'on ose dire que le monde est malhonnête !

Oh ! l'aspect comique de la figure triomphante de certains vieux, très laids, vus au bras d'une jolie femme, ou dans sa loge !

Et la façon qu'ils ont de paraître traiter d'indiscrets ceux qui s'approchent !

Rien de plus juste que l'expression "tout monde." Chaque groupe d'esprits, de manies, d'intérêts, de caractères, d'éducations est un monde exclusif de tous les autres.

Le premier trait de cette homogénéité, c'est le même rire.

J'ignore si l'on dira que les hommes tout toujours été malheureux également.

Mais on pourra dire qu'ils furent toujours également "plaignards."

L'*Idiot !* Terme un peu flatté, pour nous désigner "nous", dans une meilleure fortune.

Un champ de bataille plein de morts est-il plus triste qu'un cœur vide d'amitié ?

N'est-ce point amusant que la chose éthérée, intangible et, par définition, indéfinissable : L'*Esprit*, cette flamme au foyer invisible, cette lumière qui nous ravit sans qu'on la distingue, ne puisse jamais se présenter à nous que sous la forme d'un être distinct, opérant lui-même....

A ce point que l'interprète le plus fidèle, la transmission la plus immédiate, le gâte et le supprime.

C'est pour l'*action* qu'un homme est célèbre, et non pour les résultats, qui déplaisent toujours à quelqu'un, et d'ailleurs disparaissent, ou deviennent caducs.

Etrange le contraste, universel pourtant, entre ces deux élégances : la mondaine et l'intellectuelle.

On peut comparer la société, dans sa marche trouble qui paraît pour régulière, à ces horloges toujours en avance ou en retard, mais qui disent exactement l'heure aux personnes instruites de leurs déviations et se réglant sur elles.

On est bien plus amis par le silence et le regard que par les paroles, qui trahissent tout haut—sous prétexte de sympathie—tel mépris ou telle peur, dont nous ne voulons pas subir l'écho, au dedans de nous-mêmes.

Il est aisé de voir pourquoi les conseils n'influencent pas les gens vouns après nous —" Que nous veulent ces ancêtres ? semblent-ils dire. Ils s'appellent la voix de l'expérience et ils se sont trompés. Alors pourquoi les croire ! Et, s'ils furent heureux en se trompant, pourquoi n'aurions-nous pas le plaisir de nous tromper aussi ! "

Une Vogue, une Considération, vit à la faveur d'un soleil mystérieux—malgré les adversaires et les jaloux.... malgré les amis eux-mêmes.

Les cendres de Virgile.

On sait que l'on conserve à Brindes une urne contenant les cendres de Virgile (?)

Or, il y a quelques jours, cette urne se retournait spontanément.

Ce singulier événement émut au plus haut degré les habitants de Brindes ; les spirites et occulistes, vivement intrigués, s'assemblèrent aussitôt et convoquèrent l'âme de Virgile.

Le poète de l'*Enéide* eut la courtoisie de répondre à cet appel. Il vint et déclara que la raison de l'étrange mouvement de ses cendres était "la ville de Francfort-sur-le-Mein."

La réponse était spécieuse, mais les spirites ne s'embarrassent pas pour si peu.

Ils envoyèrent le procès-verbal de cette mémorable séance à leurs frères de Francfort et les sommèrent de faire des recherches. L'enquête vient d'aboutir : on a découvert sous un portrait de Virgile, placé dans l'Opéra de Francfort, l'inscription suivante : *Virgilius*.

C'est à cette simple faute d'orthographe qu'il faut attribuer, paraît-il, les soubresauts désordonnés de l'urne virgilienne ; ajoutons que, sur les révélations des spirites francfortois, l'erreur a été aussitôt réparée ; l'ombre de Virgile va pouvoir dormir contente.

LETTRES INEDITES. DE Sainte-Beuve.

Les lettres de Sainte-Beuve que nous publions ci-après sont encore inédites.

La première lettre, qui est aussi la plus importante, fait grand honneur au "prince des critiques". Elle montre à la fois quel sentiment élevé il avait de sa profession, et de quelle bienveillance consciencieuse il usait envers ses cadets de lettres, même les plus obscurs. Le jeune homme à qui elle fut écrite n'avait en effet, à cette époque, rien de particulier qui le recommandât à l'attention d'un Sainte-Beuve. C'était alors une manière de Breton rustique, frais débarqué de sa province et tourmenté d'aspirations littéraires, encore vagues, qu'il eut, par la suite, la sagesse d'abandonner.

Le succès de Souvestre et de Brizeux avait retenti jusqu'en leur pays d'origine. Beaucoup de "clercs" d'Armorique se mirent à rêver de Paris. Quelques-uns émigrèrent, sur la foi de l'éternel mirage, luttèrent sans gloire et moururent sans plainte, regrettant trop tard la "douce Argos" qu'ils n'eussent jamais dû quitter. François-Marie Luzel fut de cet exode. Plus heureux que ses compagnons, il reprit à temps le chemin de la terre natale. On lui a souvent entendu dire : "C'est à Sainte-Beuve que je dois de ne m'être point fourvoyé." Gautier, Baudelaire l'admettaient dans leur commerce ; Murger lui empruntait des livres. De quoi, certes, il était très flatté. Mais cela n'empêchait point ses manuscrits de rester désespérément vierges et de s'empiler sur sa table, dans sa chambre de la rue du Cherche-Midi (un nom fatidique !), sans qu'il trouvât à les écouler. Ses ressources s'épuisaient ; sa puissance même d'illusion, quoique bretonne, commençait à faiblir. Il se résolut à un parti extrême : n'ayant de qui attendre appui ni conseil, il s'adressa hardiment à Sainte-Beuve, et, le lendemain, il recevait la lettre que voici :

Ce 12 juin 1855.

Monsieur,

J'apprécie comme je le dois votre aimable confiance, et je voudrais pouvoir y répondre selon votre désir. Mais que vous dirai-je que vous ne sachiez et que vous ne vous disiez vous-même ? Non, sans doute, il n'est pas très raisonnable de sacrifier le positif au rêve, et une carrière tracée à une espérance indéfinie et à un vague horizon. Ma mère me dit souvent cela à moi-même, lorsque je me décidai à laisser la carrière de la médecine pour les aventures (*sic*) de la vie romantique.

Je m'en suis tiré beaucoup moins nettement en réalité que cela ne semble de loin et à en juger par le vain bruit. Quel conseil, à mon tour, puis-je donner aux autres ?—Sans doute je lirais avec plaisir quelques-uns de vos vers, j'aime toujours à lire dans une âme nouvelle, et la poésie est la fleur de l'âme ; mais cela ne rendra pas le conseil plus facile. Aujourd'hui, en poésie (je parle de la poésie intime et lyrique), pour réussir, il faudrait je ne sais quoi, quelque chose de tout à fait nouveau, qui fût pour les générations nouvelles ce qu'ont été les *Méditations* de Lamartine il y a trente cinq ans. Autrement, on ne réussira point à attirer l'attention du public et on ne fera que varier un thème déjà ancien et dont la meilleure part et dès longtemps enlevée.—Si j'avais un journal, une Revue à moi, je pourrais vous dire : Tirons de votre portefeuille quelques pièces, les plus heureuses, les mieux venues, et essayons l'effet sur ceux qui aiment et lisent les vers, et qui sont presque uniquement ceux qui en font.—Mais je vis bien en dehors de tout, et, depuis que j'ai cessé ces articles au *Moniteur*, je suis dans un intérêt de solitude et de retraite absolue.

Vous donner une espèce de préface ou de lettre d'introduction, pour mettre en tête de votre recueil et vous aider à trouver un éditeur, c'est ce que je n'ai jamais fait et ce qu'un critique qui veut garder quelque indépendance et crédit ne fait pas : car ce sont de ces complaisances qui bientôt ne trompent personne. Le seul plaisir, comme le devoir du critique, c'est, lorsqu'il est à son poste, d'annoncer et de signaler l'un des premiers les choses neuves, originales, et belles, fussent-elles mélangées, que le public, livré à lui-même, serait trop long à découvrir.

Voilà, monsieur, bien des négations et des doutes en retour de votre affectueuse demande : c'est que je ne puis vous dire mieux en restant sincère. Veuillez m'excuser : que si cependant vous vouliez me permettre de lire quelques-uns de vos vers, soyez assez bon pour les faire remettre chez moi, et, après quelques jours, je vous indiquerais une heure où de vive voix nous en pourrions causer.

Agréez, monsieur, l'expression de mes sentiments très distingués.

SAINTE-BEUVE.

Voilà Luzel, procédant d'une main fiévreuse au triage de ses meilleures pièces, et, le soir même, il déposait chez Sainte-Beuve un paquet assez volumineux de poèmes où tantôt il exaltait l'Empire, se souvenait que son père avait fait partie de la garde d'honneur de Napoléon Ier—et tantôt s'exerçait à une imitation, d'ailleurs rarement heureuse, des chants populaires de l'Allemagne. L'ensemble était pâle, d'inspiration peu sincère, d'un tour malhabile et presque enfantin. L'auteur lui-même jugeait sévèrement son œuvre, mais nonobstant il y croirait. La Muse garde toujours son prestige aux yeux du poète,

Car sa beauté pour lui, c'est son amour pour elle

La semaine qui suivit, Luzel la passa en de continuelles alternatives d'espérance et de craiute. Enfin, il reçut ce court billet :

Ce 22 juin 1855.

Monsieur,

Si vous voulez bien venir reprendre le cahier de poésies que vous m'avez permis de lire, nous en causerons. Si dimanche matin, vers midi et demi, vous était une heure commode, j'y serai.

Agréez, monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

SAINTE-BEUVE.

Il va sans dire que Luzel fut exact au rendez-vous. "Ma nuit fut terrible, contait-il. Je ne dormis point et je fis, cependant, les rêves les plus étrangers, les plus contradictoires. Toute la matinée, j'errai à travers les massifs du Luxembourg. Quand les cloches de midi sonnèrent à Saint-Sulpice, j'eus le sentiment qu'une heure décisive sonnait aussi dans ma vie." L'entrevue fut courte, mais très explicite. Sainte-Beuve ne cacha point à Luzel la déconvenue qu'il avait éprouvée à prendre connaissance de ses poèmes. Non, franchement non, il n'avait pas à espérer d'apporter jamais, dans la littérature de son temps, un frisson nouveau.

—Quel âge avez-vous ? lui demanda-t-il.

—Trente-quatre ans.

—Lorsque à trente-quatre ans on n'a pas fait mieux dans la voie qu'on s'était choisie, il n'est que temps de s'orienter vers une autre. Cherchons ensemble, si vous voulez bien, laquelle vous peut convenir....

Il fut entendu que Sainte-Beuve s'emploierait de tout son pouvoir pour obtenir à son protégé une rentrée honorable dans l'Université dont il s'était séparé un peu à l'aveuglette, tenté qu'il était par l'aventure littéraire. Les démarches devaient être encore facilitées par des liens de parenté qui unissaient Luzel à M. Le Huéron, le savant historien des *Institutions mérovingiennes*, enlevé prématurément à la science, et dont la Faculté de Rennes déplorait la perte. Le poète, on le demanderait dans un des collèges de la Bretagne, et, autant que possible, en Bretagne bretonnante.

"Il faut que vous repreniez contact avec votre peuple, disait Sainte-Beuve. Il y a là une âme presque vierge à explorer. Vous en avez vous-même la claire conscience : ni Souvestre, ni Brizeux, ni de La Villemarqué n'ont épuisé la matière. Il reste beaucoup à faire après eux, à la condition de le faire sur place. Vos fonctions de professeur vous assureront le pain quotidien : pour le reste, vous aurez vos loisirs, et les documents à portée de la main. Le vent est aux résurrections provinciales. Attachez-vous à sauver de l'oubli, à préserver d'une abolition irréparable ces chants, ces légendes, ces mythes armoricains dont vous me dites tant de merveilles. Là est pour vous le salut, l'avenir et, je pense, une notoriété que ne vous acquerraient point ces vers. Remportez-les. Ne les brûlez pas ; il ne faut rien brûler : ils vous renverront plus tard la mélancolique image de votre passé. Les péchés de jeunesse ont un parfum persistant, plus doux à respirer peut-être que celui des bonnes actions, à mesure qu'avec l'âge la vie se désembaume...."

Le sermon fini, Luzel prit congé, "égratigné d'une main, pansé de l'autre". Il emportait, outre son manuscrit, un projet de pétition au ministre, arrêté d'un accord commun, dont il n'avait plus qu'à rédiger les termes. Près de deux mois s'écoulèrent avant qu'il eût le courage de s'atteler à cette besogne. Sainte-Beuve l'avait désenchanté, mais non absolument converti.... Si pourtant l'arbitre infaillible s'était trompé ? C'était la mode, alors, de s'insurger contre la critique : métier d'impuissant, criait-on, œuvre basse de sycophante ! Luzel passa les jours et la plus grande partie des nuits à s'étourdir dans les tavernes littéraires de l'époque, parmi la fumée des pipes et des paradoxes. Les vacances, fort heureusement, le ramenèrent dans son pays, auprès des siens. L'atmosphère salubre des champs, des landes, de la mer prochaine assainit sa pensée, fit taire les dernières révoltes de son orgueil d'artiste incompris. Les tranquilles soirs bretons lui versèrent leur apaisement ; et, à écouter, à la brune, dans l'aire, les cantilènes ou les récits des moissonneurs et des vanneuses, sa vraie vocation lui fut révélée. Les paroles de Sainte-Beuve lui revinrent en mémoire ; elles lui parurent véridiques comme un oracle, et il ne chercha plus à s'écarter de son destin. La pétition, restée jusque-là à l'état d'ébauche, fut écrite. Elle était, il faut croire, d'allure un peu fière, pas assez rompue aux souplesses du style administratif, à en juger du moins par l'accusé de réception de Sainte-Beuve :

Paris, 8 août 1855.

Monsieur,

J'aurais désiré que vous m'eussiez laissé le moyen de vous faire une ou deux observations de détail sur la pétition que vous m'avez fait remettre pour le ministre. La première phrase serait absolument à modifier ; ce n'est qu'une affaire de forme, mais la forme pour une entrée en matière en ces sortes de demandes est tout.

Je remettrai néanmoins d'ici à quelques jours la pétition telle qu'elle est, s'il ne m'en arrive pas une modifiée dans un sens un peu plus sérieusement.

Agréez, je vous prie, l'expression de mes sentiments très distingués.

SAINTE-BEUVE.

Le ton de la lettre semble témoigner de quelque froideur. Peut-être Sainte-Beuve avait-il trouvé son protégé bien long à suivre son conseil. Sa recommandation auprès de qui de droit n'en fut pas pour cela moins chaude. Le résultat souhaité fut obtenu : Luzel, nommé à une chaire de professeur dans un des établissements qu'il avait désignés, réintégra définitivement la Bretagne. On sait, ou du moins les spécialistes du *folklore* savent à quel patient et fructueux labeur il s'y livra. Ses travaux forment une véritable *Somme* où vit, impérissable désormais, le meilleur et le plus exquis de l'âme profonde du peuple breton. Plus il avançait dans son sillon, plus il prenait conscience du service que Sainte-Beuve lui avait rendu. Leurs relations ne tardèrent pas à se renouer et ne furent plus interrompues que par la mort. On peut en suivre la chaîne dans la *Nouvelle Correspondance*, publiée par M. Jules Troubat. Les dernières lignes que Sainte-Beuve aient écrites devaient être le prélude d'un article d'ensemble sur l'œuvre de Luzel.

Pendent opera interrupta....

Il avait à peine achevé sa phrase de début que la plume tombait de sa main défaillante. Il n'en a pas moins été donné à Luzel d'occuper les suprêmes pensées de Sainte-Beuve. Personne ne s'étonnera qu'il en ait eu jusqu'à la fin de ses jours quelque fierté.

Un monsieur est à la recherche d'un appartement ; après quelques pourparlers avec le concierge, il avoue à ce dernier qu'il est père de plusieurs enfants.

—Alors, je ne peux pas vous louer, dit le concierge, le règlement s'y oppose.

Au même instant, deux enfants dégringolent l'escalier.

—Et ceux-là ? fait le monsieur vexé.

—Ce ne sont pas des enfants, monsieur, ce sont les fils du propriétaire.

L'aubergiste servit un pot de cidre et quatre verres.

A ce moment, le forçat remontait de la cave.

Un soldat dit, en s'adressant au quatrième resté près de la porte :

—Eh bien, Haudecœur, est-ce que tu t'arroses pas la dalle, comme les autres ?.... T'as donc pas la pépie ?

Le soldat s'approcha en souriant.

—Si, j'ai très soif ! A votre santé !

—A ta santé, Haudecœur, et sois donc gai ! Vive la classe !....

Ce cavalier, c'était Médéric, le fils du forçat.

Haudecœur, en entendant prononcer ce nom qui était le sien, venait de le regarder et de le reconnaître.

Son fils, son pauvre enfant ! C'était lui ! c'était lui !

Le dos contre la muraille du fond de la grande salle, il n'osait faire un pas....

Est-ce que, si Médéric reconnaissait à son tour son père, il aurait le courage de retenir son émotion et de ne point le trahir ?

Surpris ainsi, en aurait-il vraiment le sang froid ?

L'aubergiste, le voyant immobile, cloué au sol, lui cria :

—Allons, Plouveret, allons, mon brave, qu'est-ce que vous faites là ?

Ce nom de Plouveret ne pouvait rien rappeler à Médéric, ne faisait rien sonner à son oreille : le soldat ne tourna pas la tête.

Mais les gendarmes, depuis quelques minutes, penchés l'un vers l'autre, causaient à voix basse, avec animation.

Le nom de Haudecœur, prononcé par les soldats en appelant leur camarade, les avait frappés.

Des circulaires avaient été envoyées récemment de Paris à toutes les brigades de France, mentionnant le retour de Haudecœur, donnant son signalement.

Un post scriptum suivait les circulaires adressées aux brigades de gendarmerie de Normandie ; dans le post-scriptum il était dit que Haudecœur essayerait peut-être de voir son fils, chasseur au 24e régiment en garnison à Rouen, et on leur enjoignait de redoubler de surveillance.

La brigade de Rolleboise avait reçu cette circulaire.

Et voilà pourquoi le nom de Haudecœur avait frappé les deux gendarmes en train de boire.

Les soldats avaient vidé leur pot de cidre.

—Plouveret, dit l'aubergiste, conduis ces braves enfants dans leur chambre. Ils ont peut-être envie de dormir.

—Pas encore, dit Médéric en souriant, mais nous nous y mettrons à l'aise, en attendant la nuit.

Haudecœur quitta la salle, traversa un corridor obscur et ouvrit une porte pleine donnant sur un escalier qui était, comme le corridor, plongé dans les ténèbres profondes.

Trois des soldats montèrent, soulevant leur sabre dans la main.

Au moment où Médéric mit le pied dans l'escalier, il se sentit retenu par des doigts tremblants.

En même temps, une voix très basse, bien tremblante aussi, murmurait à son oreille :

—Médéric, pas un mot, pas un cri.... Je suis ton père.... évadé.... ne fais pas semblant de me connaître... Du sang-froid !!...

L'effet fut foudroyant et Haudecœur fut obligé de retenir dans ses bras le corps chancelant du pauvre soldat bouleversé.

Mais il sentit aussi deux bras qui, dans l'ombre, l'enlaçaient, le serraient à l'étouffer presque, dans une étreinte passionnée.

—Père ! Père ! est ce que je suis fou ! !

Des voies gaies criaient, dans l'escalier obscur :

—Eh bien ! Haudecœur ? Tu rinces les verres ?

Et l'aubergiste, de son côté, hurlait, très en train :

—Allons, Plouveret, allons, mon brave ! !

Le pauvre Haudecœur était si ému, si troublé par cette rencontre, qu'il allait et venait, dans la salle de l'auberge, sans trop savoir où donner de la tête.

Il n'entendait plus les ordres.

Il obéissait à tort et à travers, cassant les verres, renversant les bouteilles et les cruches de cidre.

A la fin, l'aubergiste lui dit :

—Ce n'est pas possible, vous êtes pochard ?

—Oh ! monsieur, monsieur, dit Haudecœur, les larmes aux yeux.

L'aubergiste fut touché.

—C'est bon, c'est bon, ce que je dis, c'est pour plaisanter. Mais il ne faut pas perdre la tête parce que la salle est pleine de clients.

C'est jour de fête. Ce n'est pas tous les soirs même affluence.

Le forçat se remit.

Au-dessus de la salle, dans la chambre, au premier étage, une chambre où il y avait plusieurs lits, il entendait des pas robustes, un peu lourds, résonner sur le plancher.

Il y avait là son fils ; son fils ! !

Cette pensée le remplissait de joie et aussi d'épouvante.

Pourquoi Médéric était-il si longtemps à descendre ?

Il lui semblait que des siècles et des siècles s'écoulaient.

Et son regard, dans le fond du couloir obscur, interrogeait ardemment la porte de l'escalier.

Enfin, cette porte s'ouvrit.

Des soldats parurent, traversèrent l'auberge et sortirent.

Puis, ce fut Médéric, très pâle et malgré son courage, chancelant encore.

Leurs deux regards se rencontrèrent.

Ah ! ce qu'ils échangèrent de douleur et de tendresse, dans ce regard ! !

Médéric alla s'installer dans un coin, demanda du cidre et se mit, pour se donner une contenance, à rouler une cigarette.

Ce fut son père qui le servit.

Et en posant une bouteille et un verre sur la table, les mains se frôlèrent et s'unirent dans un frémissement.

Le soldat murmura, essayant de sourire :

—Dites donc, mon garçon, j'ai horreur de boire seul.... est-ce que vous voudriez me tenir compagnie ?

—Je ne sais pas, fit Haudecœur d'une voix étouffée.... Je vais demander au patron....

L'aubergiste eut un bon sourire :

—Mais oui, mais oui.... Vous sortez donc du séminaire.... Buvez avec ce chasseur puisque ça lui plaît.... et pourvu que le service n'en souffre pas, ça m'est égal....

Tous les paysans, dans la salle, parlaient ou criaient à la fois.

Médéric et Haudecœur purent échanger quelques mots.

—Oh ! père ! mon pauvre père chéri.....Comment se fait-il ?

—Je ne peux pas te raconter....Tais-toi....

Cela, à voix basse, dans un grand brouhaha.

Mais au milieu des accalmies, le forçat demandait :

—Ça m'intéresse beaucoup les grandes manœuvres....j'ai été soldat en 1870....Dites-moi donc d'où vous venez, et